

La nature, source de nouveaux rites

André Beauchamp

Numéro 799, novembre–décembre 2018

Les rites au coeur du lien social

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89303ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beauchamp, A. (2018). La nature, source de nouveaux rites. *Relations*, (799), 20–21.

des significations héritées, mais ils présentent une valeur ajoutée: ils témoignent de la sensibilité, de l'histoire et du désir original de ceux qui les exécutent ici et maintenant. Voilà d'ailleurs pourquoi ils éveillent des émotions: ils mettent en mouvement, ils laissent deviner un monde autre, plus grand que soi, possible au-delà de la vie triviale et susceptible d'être partagé. Ils appellent et soutiennent une *communitas*¹ nouvelle, dans une appartenance peut-être éphémère mais toujours grosse d'espérance.

On comprend dès lors pourquoi les rituels, même quand ils sont réputés intouchables, se transforment constamment: nourrissant l'imaginaire du vivre-ensemble, ils incitent chacun à y trouver une place originale. Dans les sociétés anciennes, cela se concrétisait par des danses, des chants, des écritures sur les corps (masques, peintures, tatouages, scarifications, *piercings*), toutes sortes de marquages identitaires codés par les groupes relativement petits formant des communautés naturelles. Dans les sociétés d'aujourd'hui, après la traversée de la modernité, ces écritures sont devenues pratiquement illisibles. Sans véritables significations communautaires, elles deviennent fluctuantes, soumises aux modes du jour, souvent narcissiques et vouées à la célébration des particularités individuelles ou affinitaires.

Du fait que cet individualisme s'inscrit dans un contexte de concurrence par ailleurs généralisé, chacun est poussé à exhiber sa valeur propre dans des mises en scène singulières rigoureuses et élaborées. L'esthétisation des corps – notamment par les tatouages qui, paradoxalement, sont revenus à la mode –

fait signe moins d'une appartenance communautaire que de cette aptitude à dépasser la banalité. L'économie virtuelle des médias sociaux exploite à satiété ces besoins de reconnaissance: par la magie d'un clic, elle offre des possibilités de reconnaissance et de «réussite» que la vie effective n'accorde, elle, que parcimonieusement.

Ce type d'environnement individualiste bouleverse évidemment les pratiques rituelles, même quand elles se veulent fidèles aux traditions. Dès lors, qu'elles prennent place dans des églises ou dans des lieux non confessionnels – les salons funéraires, les halls d'hôtels, les jardins publics ou privés –, leurs codes concernent non seulement la jouissance des fruits de la vie sociale (l'amitié, la solidarité, le plaisir du vivre-ensemble) mais aussi les bénéfices personnels à tirer d'une exhibition individualiste, voire narcissique. Par ailleurs, la carence communautaire renforce les impératifs du faire-valoir personnel. Les liens entre les participants (liens familiaux, moraux, idéologiques, voire religieux) en perdent souvent leur pertinence. Qui n'a assisté – pour rester dans le registre d'un exemple anodin mais symptomatique – à ces ruées vers les voitures en fin de célébrations de funérailles, au détriment de toute dignité, pour bénéficier des meilleures places de stationnement à proximité du cimetière?

Quête de sens et ouverture à l'Altérité

Les pratiques rituelles contemporaines se présentent comme des espaces de symboles métissés, religieux et séculiers – précisons que l'adjectif *séculier* renvoie ici à des pratiques qui,

LA NATURE, SOURCE DE NOUVEAUX RITES

André Beauchamp

L'auteur, théologien et consultant en environnement, est chercheur associé au Centre justice et foi

L'avènement de la modernité et de la domination de la rationalité instrumentale dans nos sociétés a entamé une rupture radicale entre l'être humain et la nature de sorte que la Terre entière, voire l'Univers, ne semblent plus que des ressources à exploiter. Nous assistons à la victoire de ce que le pape François appelle «le paradigme technocratique», avec pour conséquence, bien sûr, la crise écologique et la fuite en avant vers les nouvelles technologies pour tenter de la résoudre. Nous sommes alors de plus en plus confinés dans un univers désenchanté de choses et d'objets, où la réalité ne renvoie pas à un au-delà d'elle-même.

Y a-t-il encore place pour renouer collectivement avec le symbolique, voire avec une certaine transcendance? Trouverons-nous des voies pour entrevoir le mystère du monde au-delà des représentations fournies par la publicité, l'industrie

culturelle, le marché de la culture? Or, il y a dans les rites, ancrés dans l'univers symbolique, une dimension qui échappe à la rationalité et se présente comme une porte ouverte sur quelque chose d'insaisissable qu'on peut appeler le sacré. Dans les années 1960, Mircea Eliade entrevoyait la question en ces termes: «Dans quelle mesure une existence radicalement sécularisée, sans Dieu ni dieux, est-elle susceptible de constituer le point de départ d'un nouveau type de religion?»¹

Le danger de notre époque est que l'environnement ne devienne plus qu'un décor et une ressource. Déjà, il n'est plus un milieu en connivence avec notre corps. L'enfant des villes relie davantage l'eau au robinet qu'à la source. Pour lui, le lait qu'il boit vient du magasin et non d'une vache. Il n'associe pas la viande qu'il mange à un animal jadis vivant... Ainsi, la perception de la profondeur symbolique de la réalité, de l'existence, s'émousse. Pourtant, l'eau – cascades, torrents, étangs, lacs, mers –, dans le champ symbolique du rite, peut être à la fois mort et vie, noyade et renaissance, purification, déluge, etc. De même pour l'air, l'arbre, la roche, le sable, le chemin, la Terre-Mère... de quoi retrouver, par le recours au symbole, un rapport plus vivant à la nature.

Face à l'érosion actuelle de l'expérience vivante du milieu écologique, il est donc important de retrouver ou d'inventer des expériences fortes, à travers de nouveaux rites en lien avec

anthropologiquement, ont une fonction *religieuse*, à savoir remplir de sens le vacuum qui s'impose dans l'expérience commune.

Cela dit, on ne peut minimiser la portée dramatique des théâtres rituels contemporains qui tentent d'implanter du sens là où la vie paraît par ailleurs en manquer. Il n'est pas anodin qu'on trouve cette dramatique aujourd'hui dans les pratiques des médias sociaux où la mise en scène de soi contribue à la construction de liens affinitaires autrement dissolus. Le désir qu'ils mettent en scène, cela s'est vu, peut aussi mener jusqu'à des engagements communs, voire des mouvements de foule dans la rue. Certes, si les risques de colonisation de rituels par des symboliques triviales sont bien réels, pouvant bloquer les élans vers l'Altérité et réduire le désir d'être soi à du conformisme grégaire, le brassage et le métissage à l'œuvre dans les rites contemporains ne sont pas en soi réfractaires à un tel élan. Les rites invitent à du lien social, quelles qu'en soient les formes et les traditions. ©

1. Selon le mot de l'anthropologue Victor Turner, *Le phénomène rituel: structure et contre-structure*, Paris, Presses universitaires de France, 1990.



Isabelle Lockwell, *Chaque chose en son temps*, 2018, acrylique sur toile, 61 x 61 cm

le milieu naturel. L'écologiste Pierre Dansereau invitait carrément les gens à embrasser les arbres, en signe d'amour et de reconnaissance envers la nature. Beaucoup de villes ont aussi au printemps un festival de l'arbre. La consultation publique sur la gestion de l'eau, en 1999-2000, a été l'occasion pour beaucoup de gens de célébrer leur lien à l'eau de diverses manières. Les rituels amérindiens (tentes de sudation, danse du soleil, etc.) permettent à la fois la méditation personnelle et l'expérience d'un lien étroit, vital, avec son milieu. Les grandes rencontres internationales, comme celles sur les changements climatiques, favorisent la tenue de célébrations spirituelles qui explorent d'autres dimensions de la nature et permettent d'ouvrir à des questions éthiques plus larges. Faut-il souffrir avec la Terre-Mère, demander pardon pour les dévastations que nous causons par notre manière de vivre et de produire, ou mieux encore faire apparaître le lien direct de causalité entre la dégradation du milieu et la souffrance des pauvres ?

Les croyants de diverses religions peuvent ainsi puiser à leur univers rituel respectif – rempli de symboles issus de la nature – et innover. Même si la tradition chrétienne se méfie de tout panthéisme qui prête à l'adoration de la nature, des arbres ou des animaux – le « vrai » Dieu étant au-delà –, la liturgie est pleine de symboles écologiques : l'eau, le feu, l'arbre, l'animal, le pain, le vin, le vent...

Bref, il est possible et urgent de réenchanter le monde, notamment pour faire l'expérience de la profondeur de l'existence et surtout de la beauté. On peut le faire dans le cadre d'une croyance religieuse, d'un nouvel œcuménisme émergent ou encore, d'une manière plus large, d'un nouvel humanisme cosmocentrique, tous portés par un appel à une communion au-delà de nos clivages institutionnels. L'horizon du panenthéisme, pour lequel la nature est signe de Dieu et auquel aimait se référer le théologien Gregory Baum, est à cet égard une source d'inspiration.

Lors d'une fête avec les Petits Frères, dans une cabane à sucre, j'avais prononcé une bénédiction sur l'eau d'érable. Une participante a aussitôt plongé sa main dans l'eau pour se signer : l'eau d'érable était devenue à la fois eau bénite et eau baptismale. À l'époque, j'avais exprimé à tort ma réticence ; je sais maintenant que son sentiment religieux était plus vivace que le mien. Aujourd'hui, lors d'un baptême, j'ajoute au rituel une prière de mon cru afin de présenter l'enfant à la nature (aux quatre points cardinaux), en invitant arbres et animaux à prendre soin de cette vie naissante et fragile et en priant pour que tous nous apprenions le respect de la nature. Les champs de l'invention ne font que commencer.

1. M. Eliade, *Le sacré et le profane*, Paris, Gallimard, 1965, p.10.